

# LE REFUGIÉ : REBUT DU NÉOLIBÉRALISME

**Dina Germanos Besson**

*Psychanalyste, Docteure en psychologie*

*Dina Germanos Besson revient sur la crise provoquée, selon elle, par le néolibéralisme contaminant tous les champs jusqu'au langage lui-même, désormais réduit à une « chamarrure de signes où résonnent les échos des désordres du monde extérieur ». Contestant la productivité érigée en « vérité ultime où la politique sert et se soumet à l'économie », l'auteure s'intéresse surtout à la question des réfugiés et s'interroge sur les raisons de la promotion de cette doctrine et ses lourdes conséquences sur les sujets vulnérables. - NDLR*

## LE NÉOLIBÉRALISME : UN NOUVEAU TOTALITARISME ?

**S**i le néolibéralisme et ses idéologies – le scientisme, le progrès, la technoscience (la science s'alliant au marché, pour fabriquer ses produits) – l'a emporté, c'est parce qu'il profite de la structure du sujet, le soumettant à ses injonctions : « jouis ! ». Manquant, le sujet est à la recherche de l'objet perdu, qui ne peut jamais être retrouvé. C'est ce manque qui met tout un chacun sur la voie du désir, irréductible à l'assouvissement du besoin. Cette insatisfaction fondamentale, ratage structurel, pousse le sujet à créer, à se lier à l'autre, à aimer, à vivre tout simplement. Or, le lien social contemporain du capitalisme (et du néolibéralisme)<sup>1</sup> ne se caractérise pas par le renoncement pulsionnel, condition nécessaire à l'édification de la civilisation, nous dit Freud. Il

---

<sup>1</sup> Le discours capitaliste, expression de Lacan (1972), est le discours inventé par les sujets pour vivre au temps du capitalisme. Contrairement aux autres discours (qui sont au nombre de quatre), le discours capitaliste ne fait pas lien social.

promet au sujet de le combler, en distribuant les jouissances promises sur le marché, et rabat ainsi le désir humain, indestructible, à un vulgaire besoin.

Le capitalisme et son discours ne sont pas sans conséquences : ils laissent le sujet, dorénavant chosifié, en déshérence, en manque de sens. En promettant une parfaite harmonie, voire une fusion, entre sujet et objet, le sujet risque de devenir lui-même objet (de jouissance).

### **LA CRISE D'AUJOURD'HUI, LE MONDE DE DEMAIN**

Aujourd'hui nous vivons sans doute une *crise*. « La crise, dit Gramsci, c'est lorsque le vieux monde est en train de mourir et que le nouveau monde tarde à naître. Et dans ce clair-obscur naissent les monstres » (1996). Quel est ce vieux monde mourant ? C'est la disqualification des ontologies, la faillite des dieux désertant le ciel et la promotion du sujet de la raison, c'est la fin des mythes et des « grands récits » comme première version du social, c'est la dissipation de la tragédie emportée par le positivisme, c'est la disparition du Maître avec son cortège de censures et d'interdictions.

La crise (qui caractérise notre époque), c'est la montée du nationalisme, des extrémismes et des identités exacerbées, conçus comme l'envers de la globalisation. C'est l'émergence du jihadisme, ou encore du loup solitaire : celui qui commet des actes de violence tout seul, en dehors de tout ordre effectif extérieur. Il voit dans l'énoncé, auquel il adhère de façon paranoïaque, une façon de se loger dans le lien social en pleine détérioration, tentant de se doter, dramatiquement, d'une identité. Dit autrement, le fanatisme identitaire et le phénomène jihadiste – les *monstres* donc – sont à entendre comme « l'expression du refoulé produit par l'uniformisation du monde » (Jullien, 2016), comme un dernier cri de désespoir pour sauver le « moi », fade reflet du « je », ou sa version précaire ; ils sont à entendre comme l'expression de la folie. En effet, loin d'être le résultat d'une perte d'identité, la folie se définit plutôt comme une posture qui « se mesure à l'attrait même des identifications où l'homme engage sa vérité et son être » (Lacan, 1995). Autrement dit, contrairement aux idées reçues, la folie n'est pas du côté de la perte identitaire, mais de celui de l'orgueil et de sa vanité : « si un homme qui se prend pour un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins » (*Ibid*).

Cette crise suit les élans révolutionnaires, intermittents, allant de la gauche radicale au printemps arabe, en passant par l'islam politique. Ces dernières décennies, toutes les tentatives de révolution ont échoué, si

on s'en tient à l'exemple du monde arabe... mais non exclusivement. Comment l'expliquer ? Le *nous* collectif, dans cet univers en cours de mutation, est révolu. Il appartient au vieux monde à l'agonie, ne pouvant trouver de lieu d'expression. Ce *nous* collectif a cédé la place au *nous* impersonnel, formaté, à ce « narcissisme de masse [qui] est le goulag des temps modernes » (graffiti vu à Venise, cité par Leguil, 2018).

Et quel sera le monde à venir ? C'est l'ère du discours qui promet l'immortalité : celui de l'homme machine sans subjectivité, l'homme augmenté, l'homme branché, l'homme *transhumain*, produit du progrès scientifique, qui souhaite éradiquer la vieillesse et la mort. C'est l'époque de l'homme numérique dans un univers habité d'une masse d'exilés connectés (internet, réseaux sociaux). Le monde de demain est aussi un monde lisse, uniformisé, transparent, sans accidents, sans différences et sans reliefs, sans surprise ni hasard, qui vise la disparition du manque, du ratage, de la division, c'est-à-dire, tout ce qui fait de nous un humain. C'est aussi la naissance d'un langage univoque, chiffré, qui a perdu toute ambivalence, mais qui ne ment plus désormais. Or, pour le dire avec Lacan, « le mot est le meurtre de la chose », se distinguant du signe qui, lui, est la chose – ce qui est le propre du monde animal. Le langage humain est donc par définition « menteur », imparfait, équivoque, où la vérité ne peut être que mi-dite, toujours énigmatique. Le langage univoque, qui se substitue au langage poétique, est celui des statistiques, des évaluations, du nombre où l'énonciation (et, par conséquent, le savoir insu ou l'inconscient) est définitivement abolie. Une fois anéantie, il n'y aura ni résistance ni contestation. C'est la fin de *l'impossible*, et l'avènement d'un monde total sans faille, ou l'éradication du *malaise*, pourtant inhérent à tout lien social (Freud, 1930) ; c'est la fin du politique, la fin de l'homme tel qu'on l'a connu. Bref, le monde de demain est celui qui annonce la pulsion de mort, ce qui n'a pas échappé au père de la psychanalyse qui met en garde contre la « scientification » de l'existence : « la civilisation doit être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ; elles n'ont pas pour but unique d'instituer une certaine répartition des biens, mais encore de la maintenir, elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire les richesses. Les créations de l'homme sont aisées à détruire et la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement » (Freud, 1927). Tel se présente le tableau global de demain, ce *Meilleur des mondes* qui a déjà entamé sa marche.

## LE PROBLÈME N'EST PAS LA PAUVRETÉ

Ainsi, les réfugiés, apatrides et immigrants, constituent une des conséquences du néolibéralisme. Ce phénomène (le déplacement des populations) n'est pas nouveau. Depuis l'aube de l'humanité, l'homme fuit le contexte hostile pour rejoindre une terre fertile, viable. Ce qui est, en revanche, nouveau, est non seulement son traitement, divisant les avis de manière manichéenne (faut-il fermer les frontières, ériger des murs ou accueillir les réfugiés ?), mais encore le déni et les solutions simplistes qui l'accompagnent. L'immigration n'est qu'une conséquence du monde tel qu'il est aujourd'hui. Ainsi, le problème, selon nous, n'est pas la pauvreté. Le problème dans le monde d'aujourd'hui n'est pas qu'il y a des pauvres, mais qu'il y a des riches. Le problème d'aujourd'hui consiste à penser le monde en termes de productivité, « marche infinie du progrès de l'accumulation des richesses matérielles » (Bruyère, 2018), conception utopique s'il en est, car les ressources de la terre sont limitées. L'économie n'est qu'une conséquence de nos représentations, et non la cause. Qu'est-ce à dire ? Le monde ne se réduit pas à une conception strictement économique. Un met copieux représente une immense richesse pour un affamé, mais n'a aucune valeur pour un repu. Cela illustre la multiplicité des valeurs non mesurables, une fois sorti du monde économique. La richesse, autrement dit, n'est pas quantitative (langage promu par l'économie standard). La Nature n'a pas de prix.

Une autre crise, de nature inédite, en résulte : « l'égoïsme grégaire est devenu la forme dominante du lien social dans les démocraties du marché » (Dufour, 2011). Cette conséquence n'est nullement surprenante, lorsqu'on sait que le récit fondateur de ce système est « La fable des abeilles » (1714) de Mandeville, précurseur du libéralisme économique, stipulant que les vices privés contribuent au bien public : « Soyez aussi avides, égoïstes, dépensier pour votre plaisir que vous pourrez l'être, car ainsi vous ferez le mieux que vous puissiez faire pour la prospérité de votre nation et le bonheur de vos citoyens ». Le premier effet de cet apologue satirique a été la propulsion du Marché, comme ultime remède, sans foi ni loi. Ainsi, tout est devenu marchandise, y compris l'homme (vente d'organes, esclavage moderne etc.). Rien ne doit constituer d'obstacle ; l'avidité ne doit connaître aucune limite. C'est pourquoi tous les coups sont permis, entraînant l'instrumentalisation de l'autre *ad libitum* (ou jeter à la mer le rebut de la société), ce qui a été remarquablement anticipé par Sade, contemporain d'Adam Smith.

## POÉTIQUE DE LA SOUSTRACTION ET ÉLOGE DE LA RENCONTRE

Alors, peut-être, pour traiter le problème, faut-il remonter à sa racine : accepter l'idée du manque, réhabilitant l'éthique du sujet, c'est-à-dire *s'appauvrir*. Aucun objet ne peut étancher le désir. Son assouvissement signifie son extinction. C'est à ce moment-là seulement qu'on pourrait sortir de la logique néolibérale qui finira un jour par nous consumer. Sommes-nous aujourd'hui irrémédiablement engagés dans une voie que nous ne pouvons plus maîtriser, ou presque, ou pouvons-nous encore résister, lutter, en ayant une prise de décision sur notre existence ? Enfin, quel sera demain le soubresaut qui pourrait mettre à mal la révolution la plus pernicieuse de l'Histoire dans laquelle nous sommes entraînés... comme des automates ? Au lieu de penser la question de l'immigration comme un symptôme pathologique à éradiquer, ce qui n'est pas sans rappeler « la banalité du mal », notion chère à Hannah Arendt (1966), ne faut-il pas analyser sa cause ? Aussi au lieu de penser en termes de « plus » (accumulation du capital, progrès scientifique, ses conséquences et son envers : uniformisation du monde, annihilation des singularités annonçant la fin des démocraties, appauvrissement du langage, destruction du lien, solitude, promotion de l'identité totalitaire), n'est-il pas temps de défendre une poétique de la soustraction, réhabilitant la non-identité, la faille qui est au cœur de l'humain, faisant éclore le langage de sa propre locution ? Penser serait s'insurger contre la langue préfabriquée, la pensée conformiste, lui faisant offense, pour la *décoïncider* avec elle-même, pour la percevoir comme une déconstruction du dehors. C'est penser le radicalement autre, sans le rabattre sur le même, le connu, le préconçu, ce qui engendre une conception binaire reposant sur un critère discriminatoire : ami, ennemi/ moi, l'autre etc. Comme le dit F. Jullien (2018), il s'agit d'éviter le piège de la synonymie (différer mais pas reporter, se reprendre mais pas répéter etc.), pour y percevoir la fissure sous cette *synonymie*, cet écart donc, c'est-à-dire cet irréductible nécessaire, une béance constitutive d'un nouveau sens.

Sans cet *écart*, nulle rencontre (avec l'Autre comme dissemblable, et avec qui *je ne risque pas de me confondre*) n'est possible.